

## Violence et effondrement dans la fiction insulaire francophone contemporaine : l'île comme *dystopie* ?

(Alfred Alexandre, *Les Villes assassines* ;  
Nathacha Appanah, *Tropique de la violence*)

Plusieurs romans écrits par des auteurs francophones caribéens et de l'océan indien parus au cours des années 2010 ont pour point commun une forme de représentation très lugubre des îles : situations de précarité sociale, défis écologiques majeurs et violence extrême caractérisent les romans de plusieurs écrivains insulaires. C'est le cas d'Alfred Alexandre avec *Les Villes assassines* (2011), et de Nathacha Appanah avec *Tropique de la violence* (2015) : dans ces deux romans (l'un situé à Fort-de-France, l'autre à Mayotte), le récit plonge le lecteur dans un univers de criminalité et d'injustice, dans des décors de quartiers insalubres (respectivement surnommés « Eden Ouest » et « Gaza ») d'une pauvreté extrême. Les îles de la littérature contemporaine seraient-elles des *dystopies* ? Ou bien ne font-elles que renverser les tropes classiques de l'utopie, qui ont longtemps imprégné l'imaginaire occidental de l'insularité ?

En effet, la tradition littéraire de l'île utopique engagée avec Thomas More (*Utopia*, 1516) et la représentation des îles comme des endroits édéniques, depuis Bernardin de Saint-Pierre avec *Paul et Virginie* (1788), jusqu'à, plus récemment, la poésie de Michael Ondaatje, ont nourri les grands traits de l'imagination sociale insulaire. Or, il semble presque que les tropes dominants de la représentation littéraire des îles au XXI<sup>e</sup> siècle, cette fois portée par des auteurs insulaires, soient empruntés d'une forme d'« exotisme noir » (Jean François et Kee Mew, 2015). De là à opérer un saut

---

■ Jessy Neau – maître de conférences en littérature comparée à l'université de Mayotte, membre de l'équipe RIRRA21 à l'université Paul Valéry Montpellier 3. Adresse de correspondance : RiRRa21, Site Saint Charles 1 – Université Paul-Valéry, 71 rue du Professeur Henri Serre, 34090 Montpellier France ; e-mail : [jessy.neau@univ-montpellier3.fr](mailto:jessy.neau@univ-montpellier3.fr)

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-9695-0654>

entre « utopie » et « dystopie », un pas incertain reste à franchir, ne serait-ce que parce que ce dernier terme, flou dans ses définitions, caractérise des imaginaires complexes et divers (voir Braga, 2006) parmi lesquels l'île n'occupe pas, *a priori*, une place privilégiée.

Cependant, la conceptualisation plus générale de la dystopie revêt de nouvelles formes : celles de la menace d'un « effondrement » (Diamond, 2005) de nos sociétés, due aux enjeux climatiques, démographiques et économiques complexes de notre contemporain et à l'« anthropocène » (Trexler, 2015). Tout cela s'avère à même de tisser des liens entre la dystopie en tant que nouvelle forme d'« imagination culturelle », selon le terme de Paul Ricœur au sujet de l'utopie (2016, p. 18), avec le récit insulaire contemporain, qui à l'image de la topographie de son référent spatial, condense de nombreuses problématiques.

Il peut dès lors apparaître pertinent d'interroger la possibilité que la notion de « dystopie » englobe la mise en récit de l'île moderne, malgré une conceptualisation complexe de ce terme. En effet, les romans d'Alexandre et d'Appanah mettent en exergue, par leur noirceur, certains traits de l'« imaginaire social » (Castoriadis, 1975) des îles : la manière dont elles sont pensées, dans leur présent collectif et leurs possibles futurs. Or, c'est bien de cela qu'il est question avec la dystopie : la forme hyperbolique de l'oppression sociale à l'œuvre permet une appréhension des grands traits de nos manières de projeter nos manières communes de (sur)vivre ensemble.

L'on verra cependant que c'est surtout la logique de réversion de la dystopie (comme anti-utopie, ou contre-utopie) qui permet au roman insulaire contemporain de renouveler son discours social et de dépasser les questionnements identitaires : le schème dystopique permet d'aborder l'île moderne comme un espace parfaitement mondialisé, à la fois séparé et en lien avec tous les autres espaces. Cela, en opérant notamment un retournement du motif de l'Eldorado ou de l'île édénique par le thème très contemporain de l'exil et de la migration.

## 1. L'« exotisme noir » ou l'île comme topographie de la violence

Publié en 2015 et aussitôt primé et traduit en plusieurs langues, *Tropique de la violence* se passe à Mayotte, île située dans le canal du Mozambique et faisant partie de l'archipel des Comores. Mayotte qui est devenue, en 2011, un département français, est située à seulement quelques kilomètres des autres îles composant l'archipel des Comores (Grande Comore, Anjouan, Mohéli), et constitue *de facto* une porte d'entrée vers l'Union européenne. L'on estime que la moitié de la population est composée de personnes vivant en situation irrégulière, souvent dans des maisons de fortune, fabriquées en tôle et dépourvues d'eau courante et d'électricité. La majeure partie de la population vit sous le seuil de pauvreté (Roinsard, 2014, p. 28-49), et un grand nombre de mineurs vivent seuls, sans autre moyen de subsistance que la délinquance.

*Tropique de la violence*, comme le titre l'indique, fait de cette situation de grande tension le cœur de son intrigue. Mo est le fils d'une mère migrante adoptée par Marie, une infirmière métropolitaine. Devenu adolescent, Mo est enrôlé dans un gang brutal et commet un meurtre, juste après la mort de sa mère d'un accident vasculaire cérébral. Ce meurtre, qui apparaît au début du roman, est apparemment injustifié, et précède une longue analepse dans laquelle Mo et d'autres personnages parlent à la première personne : Marie, la mère adoptive ; Bruce, le chef du gang criminel ; Olivier, le policier qui a arrêté Mo au début, et Stéphane, un employé d'une organisation humanitaire. Bien qu'Appannah soit une écrivaine non mahoraise mais transnationale (d'origine mauricienne, et vivant en France métropolitaine), et que son regard sur Mayotte soit dès lors « exotopique » (Baage, 2017), la structure polyphonique du roman permet à Appannah d'alterner les univers et de souligner leurs dimensions irréconciliables : le monde des métropolitains et des Mahorais, celui des adultes et celui des enfants, des étrangers et des autochtones, des fonctionnaires et des bénévoles. Tout jugement définitif, mais aussi toute esquisse de solution aux problèmes de Mayotte, sont entravés par cette manière de décentrer les points de vue.

En effet, c'est une violence omniprésente (verbale, physique, sexuelle) qui imprègne le roman, lequel compte une scène de viol, un meurtre, plusieurs cambriolages sanglants, des bagarres et des brimades à l'intérieur du gang. La violence s'enracine aussi dans la situation postcoloniale complexe de Mayotte, métaphorisée dans le roman par une forte imagerie climatique : les références à la montée du niveau de la mer et aux hautes vagues de l'Océan évoquent le sort des centaines de personnes qui, chaque année, meurent en essayant de gagner Mayotte en s'embarquant sur des petits bateaux de fortune. La violence est donc multilatérale et devient le trait définitoire de Mayotte, mettant en exergue ce qu'Achille Mbembe appelle le « brutalisme » de nos sociétés contemporaines (2020) : une époque marquée par le déclin des amortisseurs sociaux, une « époque saisie par le pathos de la démolition et de la production, sur une échelle planétaire, de réserves d'obscurité » (2020, p. 8).

La violence atteint son paroxysme topologique dans le bidonville de Mayotte, surnommé Gaza :

Gaza c'est un bidonville, c'est un ghetto, un dépotoir, un gouffre, une favela, c'est un immense camp de clandestins à ciel ouvert, c'est une énorme poubelle fumante que l'on voit de loin. Gaza c'est un no man's land violent où les bandes de gamins shootés au chimique font la loi. Gaza c'est Cape Town, c'est Calcutta, c'est Rio. Gaza c'est Mayotte, Gaza c'est la France. (Appannah, 2015, p. 37-38)

Le bidonville de « Gaza » devient une métonymie de l'île tout entière, mais aussi de l'universalité de ces zones de grande précarité (Butler, 2006). Or, il s'agit déjà d'une mise en abyme puisque, comme l'écrit Christine Marcandier, *Tropique de la violence* est un roman composé comme une île, très dense, avec une unité paradoxale (2017) : « tropique » est à la fois une géographie et une tension, entre montée inéluctable

et tragique d'un destin – tout conduit à ce meurtre inévitable – et expansion polyphonique due aux multiples narrateurs.

Dans *Les Villes assassines* d'Alexandre, il n'y a qu'une seule voix, celle d'Evane, un jeune garçon qui habite un quartier pauvre de Fort-de-France : il est amoureux de Winona, une jeune fille contrainte de se prostituer. Le récit s'achève, lui aussi, par un meurtre sordide. Plus qu'un décor, le quartier insalubre constitue le cœur du roman, sa substance narrative et poétique. Dès le début, le quartier est décrit comme un corps personnifié, c'est une ville qui « fum[e] le crack » (Alexandre, 2011, p. 6), « pleine de piétaille inhumaine d'inutiles, de clandestins et de petits malfrats qui se reniflent dans le noir » (p. 7). Composé en trois parties, le récit fait monter la tension entre Evane et son rival, Slack, le proxénète de Winona, en dressant un portrait de ce quartier de « cases de bois » (p. 6) souvent sans électricité, sur lequel le temps ne semble pas avoir de prise, et qui se resserre autour de ces toponymes chargés d'évocation morbide et tragique, à l'instar d'une Cour des miracles hugolienne : « l'avenue Maurice-Bishop [...], la rue Fièvre, juste à côté, et la rue Veille-aux-morts et la rue Sans-retour » (p. 7). Tout le roman opère une *circum*-pérégrination dans ces quelques rues.

C'est le corps de Winona qui devient une métonymie de la ville insulaire, par les souffrances qui leur sont infligés et leur beauté paradoxale : « Elle était transparente, ce matin-là, la lumière dans les yeux de Winona. On pouvait voir à travers. Au-delà des pupilles. Au-delà de la rue Fièvre et de la rue Sans-Retour » (Alexandre, 2011, p. 35). Les étapes de la quête de Winona, les tentatives d'échapper au gang de Slack sont associées à des images de la ville, « et j'étais calme comme Fort-de-France à ce moment-là » (p. 36). La surpopulation, la drogue et le crime ne sont jamais absents de l'écriture d'Alfred Alexandre, celui-ci transmuant ces thèmes en instruments de quête poétique : on place ainsi souvent le projet littéraire d'Alexandre sous l'égide générationnelle de la « post-créolité » (Stampfli, 2019), revoyant l'inscription littéraire de l'espace caribéen à l'aune de l'urbanité. Le questionnement identitaire antillais est dépassé au profit de la représentation spatiale et sociale d'un univers de la marge. Les bas-fonds de Fort-de-France sont peuplés de figures universelles de la vie précaire, laquelle est désormais mondialisée.

L'illégalité et la précarité de la vie clandestine sont surtout abordées dans la deuxième partie du roman, qui tout comme le roman d'Appanah, évoque abondamment la condition du réfugié, de l'immigré, de l'exilé :

[I]l n'y aurait plus que ça, hélas, un jour, dans l'archipel : des bras, des hanches, des ventres, détachés de leur sol d'origine, en rupture pour toujours, corvéables à merci, rejetés d'un océan à l'autre, avec comme seul passeport à la frontière le regard assombri, le rire restreint et la peur en façade dégoulinant comme des sueurs froides sur des bouches amères et toujours muettes. (Appanah, 2015, p. 42)

La violence que l'on constate dans les romans d'Appanah et d'Alexandre est en réalité au cœur de nombreuses fictions insulaires contemporaines, conduisant même

Emmanuel Bruno Jean-François et Evelyn Kee Mew à évoquer un certain « exotisme noir » (2012) dans le contexte des auteurs mauriciens francophones. Les écrivains seraient incités à s'attaquer aux problèmes sociaux de l'île dans le but, notamment, d'attirer l'attention des éditeurs continentaux. Et il est vrai que cette violence est omniprésente chez les auteurs mauriciens francophones, particulièrement les femmes : Appanah, outre le roman dont il est ici question, met en scène un crime passionnel dans *Blue Bay Palace* (2004), récit d'une division sociale infranchissable à Maurice et de l'envers du décor des palaces pour touristes ; les romans d'Ananda Devi (*Le Sari vert*, 2009) et de Shenaz Patel (*Paradis Blues*, 2014) mettent régulièrement en scène des meurtres, des viols, et même de l'autophagie (Devi, *Manger l'autre*, 2018).

Cet « exotisme noir » ou « contre-exotisme » constitue donc, au-delà de la stratégie éditoriale, une véritable quête littéraire, revêtant une dimension existentielle pour ces écrivains. S'agit-il, dans la littérature insulaire contemporaine, véritablement de dystopie, ou plutôt d'une manière de renverser le schème utopique, longtemps associé aux îles et à leurs stéréotypes paradisiaques ? Dans le roman d'Appanah, la violence est sans issue, la société de Mayotte est même figurée comme un repoussoir et un anti-modèle social (elle emploie elle-même le terme, dans un entretien au journal *Le Monde* de 2016, de « manuel scolaire » des problématiques contemporaines). Pourtant, il s'agit bien d'un récit de l'« ici et maintenant »<sup>1</sup>, et non pas d'un récit spéculatif auquel on s'attend avec un roman de la dystopie. Est-ce parce que la notion eschatologique d'« effondrement » est devenue, depuis le XXI<sup>e</sup> siècle, une notion bien plus ancrée dans le réel, par l'imminence des menaces qui planent sur nous et qui sont en réalité multiples (Citton et Rasmi, 2020) et l'omniprésence des récits de la fin (Engélibert, 2019) ?

## 2. Dystopie et insularité : une relation nouvelle au prisme de l'« effondrement »

La notion de dystopie est très peu définie et difficilement théorisée, notamment sa difficile distinction de l'anti-utopie, de la contre-utopie (Braga, 2006), voir de l'utopie elle-même : à bien des égards il s'agit de la même chose, la plupart des fictions qui présentent des dystopies étant, en réalité, des utopies dont le principe de cohésion et d'organisation ont été poussés à leur paroxysme. *La Ferme des animaux* (1945) et *1984* (1949) de George Orwell présentent en effet bien cette caractéristique.

Cependant, et malgré cette opacité critique, la dystopie possède une certaine valeur générique car elle est pourvue d'une sorte de « canon » assez intuitivement identifiable, que représentent, par exemple, *Le Procès* de Kafka (1925), *1984* de George Orwell, *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932), ou encore *La Servante écar-*

---

1. Comme le rappelle Christine Marcandier (2017), *Tropique de la violence* est un roman de l'« ici et maintenant » (voir le roman de Nathacha Appanah, *En attendant demain*, 2015).

late (1985) et *Les Testaments* (2019) de Margaret Atwood. Il s'agit donc la plupart du temps de romans d'anticipation, situés soit dans un temps post-apocalyptique (*Le Silence* de Don DeLillo, 2020 ; *La Route* de Cormac McCarthy, 2006), ou bien un temps alternatif – l'utopie se faisant alors *uchronie* – ayant dévié de son cours ordinaire (par exemple *Le Maître du Haut château*, de Philip K. Dick, 1962, qui se déroule dans un monde dans lequel les Nazis ont gagné la deuxième guerre mondiale). Or, d'une part, les romans d'Appanah et d'Alexandre sont bien des romans ancrés dans le présent, d'autre part, à quelques exceptions notables près comme *La Guerre des Salamandres* de Karel Capek (1936), et outre que beaucoup de récits sur les îles contiennent, en germes, des éléments de dystopie, ce canon dystopique a généralement peu à voir avec les îles, étant plutôt continental (*La Tempête* de Shakespeare, env. 1610-1611, pièce dans laquelle les insulaires Ariel et Caliban sont réduits en esclavage ; *Sa Majesté des Mouches* de Golding, 1954, qui raconte l'incapacité de jeunes garçons à se gouverner sur une île déserte, voir *Utopia* de Thomas More si l'on considère que les germes de la dystopie y sont déjà présents).

Tous ces récits décrivent des sociétés totalitaires en proie à un excès de surveillance et d'ordre : ce sont des enfers bureaucratiques où chacun est surveillé. Tout cela, encore une fois, est à mille lieux du chaos et de l'absence d'institutions fonctionnelles que l'on peut trouver dans les romans d'Appanah et d'Alexandre. En effet, *Tropique de la violence* et *Les Villes assassines* mettent en scène des gangs où seule règne la loi du plus fort incarnée par les leaders Slack (*Les Villes assassines*) et Bruce (*Tropique de la violence*) : la référence à Batman (l'adolescent s'est choisi ce surnom après avoir vu un des films projetés lors d'un des ateliers culturels organisés par Stéphane, le travailleur humanitaire) fait de Mayotte un espace à la fois ludique et tragique, sorte de Gotham city insulaire où les groupes armés font la loi. Olivier, le policier, Marie, l'infirmière, et Stéphane, le travailleur humanitaire, tentent chacun à leur manière de protéger les enfants et de rétablir un semblant d'ordre et de rituels à ces vies fragmentées, mais chacune de ces tentatives est mise en échec : Olivier est lucide sur les limites de la mission répressive de la police face à des délinquants mineurs, Marie ne parvient pas à protéger son propre fils, et Stéphane finit par être lui aussi victime de Bruce et de son gang. Dans *Les Villes assassines*, aucun parent (y compris « Doppy », le père de Winona) ni aucune institution protectrice n'est présente pour garantir la protection des jeunes désœuvrés d'Eden Ouest.

Cependant, le rapport entre ces récits et l'imaginaire dystopique est à replacer dans un cadre plus large, celui de l'angoisse des temps futurs. De nouveaux types de dystopies littéraires ont émergé, partageant des traits avec la littérature insulaire : elles ont à voir avec la notion d'écocide (*Le Vent de nulle part* de JG Ballard, 1961, *Le Dernier homme* de Margaret Atwood, 2003, ou encore *Gun Island* d'Amitav Ghosh, 2019), la surpopulation, les catastrophes climatiques passées qui ont profondément affecté les îles, et une fascination pour l'effondrement possible de nos sociétés. Dans cet horizon, les îles acquièrent une importance nouvelle, car leur disparition est une possibilité réaliste. Aussi bien le roman de Nathacha Appanah que celui d'Alfred Alexandre

soulignent bien cette menace permanente de disparition, d'anéantissement, aussi bien sociale, économique qu'écologique. En effet, comme l'écrit Pierre Schoentjes, les textes littéraires n'abordent jamais qu'une seule dimension de l'écocide :

les textes n'oublient jamais de montrer comment les problèmes environnementaux ont partie liée avec les injustices sociales, le sort des animaux, les rapports Nord-Sud, l'immigration, la santé publique, la violence envers les femmes, la manière de penser l'appartenance à une communauté. (2020, p. 418)

Ainsi, la dystopie se rapproche peut-être beaucoup plus aujourd'hui de la notion d'« effondrement » (Diamond, 2005 ; Trexler, 2015), c'est-à-dire d'une possibilité forte de destruction commune de nos biosphères et de nos civilisations. Dès lors, le degré de probabilité ne cessant d'augmenter, ou du moins les angoisses relatives à l'effondrement étant de plus en plus manifestes, le caractère spéculatif de la dystopie littéraire tend à s'amoindrir au profit d'une description d'une réalité plus que tangible. L'origine du mot, par ailleurs, remet la notion dans un cadre tout à fait réel et contemporain : il a été pour la première fois employé par John Stuart Mill à propos de la politique menée par le Royaume-Uni en Irlande (voir Pacquot, 2018, p. 109).

### **3. « Eldorado, mirage, paradis, chimère, utopie, Lampedusa » : l'île comme contre-utopie au miroir du déplacement et de l'exil**

Si l'inscription des *Villes assassines* et de *Tropique de la violence* dans un canon « dystopique » peut donc rester objet de débats, des formes de contre-utopie et de contre-exotisme président à leur élaboration. Encore une fois, il n'est pas aisé de distinguer ce qui relève de la dystopie et ce qui relève de la contre-utopie, puisque « le mécanisme réversif se trouve au cœur même de l'utopie » (Braga, 2006). On peut cependant ici s'attacher aux éléments qui revisitent, de manière satirique, l'« impulsion utopique » (Jameson, 2005, p. 10) : c'est-à-dire qu'ils détournent des schèmes utopiques ou exotiques pré-existants.

Outre les Robinsonnades et récits utopiques bien connus d'une partie de l'imaginaire occidental, l'île a fonctionné comme une métaphore de l'enfance éternelle (*Neverland* de J.M. Barrie, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre). Dans *Tropiques de la violence* comme dans *Les Villes assassines*, ces motifs font l'objet d'un renversement : les criminels sont, en effet, d'éternels enfants. Être un enfant pour toujours ne signifie pas, dans *Tropiques de la violence*, un jeu et une douceur éternels, mais le contraire, une souffrance perpétuelle :

J'ai quatorze ans ou déjà quinze ans je ne sais plus. Quelle importance après tout puisque chaque jour est le même. La peur, la faim, la marche, le sommeil, la faim, la peur, la marche, le sommeil. (Appanah, 2015, p. 38)

Bruce, le chef du gang, incarne l'ultime contre-modèle du « bon enfant » utopique insulaire : d'une brutalité inouïe, c'est un violeur et un meurtrier, mais à l'occasion il nous rappelle qu'il est adolescent jusque dans sa justification même de la violence. De son vrai nom Ismael, il explique son surnom par sa fascination pour Batman :

Il faut être fort, ne pas avoir peur de te battre et, à Gaza, on sait que Bruce est comme Batman, il domine tout le monde. Il ne cède ni devant les flics ni devant les politiciens. Il sait tout transformer en arme, un caillou, un bâton, une feuille de tôle, un couvercle de marmite. (Appanah, 2015, p. 52)

Dans *Les Villes assassines* aussi, l'univers enfantin se mêle à celui de la violence. Les surnoms des personnages, « Winona », « Slack », « Doppy », « Big Time » font écho à un univers pop et créent un tissu intertextuel de films de gangster, de références aux univers du rap, de l'animation, du jeu vidéo.

C'est en réalité tout le trope de l'île paradisiaque qui est détourné, les deux auteurs jouant avec les connotations bibliques et édéniques : Mo, dans *Tropique de la violence*, est l'abréviation de Moïse, même si ses amis le prennent comme abréviation de Mohammed, un autre prophète. Dans *Les Villes assassines*, le quartier insalubre est nommé Eden Ouest, et la mère de Winona s'appelle Eva, prénom biblique, mais son mari ne l'appelle que « ma clandestine » (Alexandre, 2011, p. 74). Mais c'est toujours l'espace qui apparaît comme le lieu premier du retournement. Les îles utopiques et la littérature exotique française ont fait des îles des espaces de volupté et d'abondance. Chez Alexandre, la tradition littéraire exotique permet une exploration critique de la relation amoureuse, douloureusement liée à des traumatismes collectifs : la narration recourt ainsi à des images aquatiques, évoquant par exemple les souvenirs de cette « eau lisse et salée et où on [les amants] s'éta[en]t baignés » (Alexandre, 2011, p. 50), eau ensuite décrite comme une grande houle transportant tous les aspirants à une vie meilleure, « ces litanies de viande sans cesse en déplacement » (p. 46).

Dans *Tropiques de la violence*, Mayotte, avec sa double barrière de corail, est surtout vue dans sa beauté naturelle à travers les yeux de Stéphane, le travailleur humanitaire :

Chaque matin, mes yeux plongeaient dans le vert des arbres, le roux des cases et enfin le bleu du lagon. Je serpentais en esprit dans les S des passes et je nageais avec les dauphins. Chaque matin, ce paysage magnifique et irréel sur la baie de Mamoudzou suffisait pour me donner de l'énergie, et j'oubliais la lie, j'oubliais la violence, j'oubliais la fange. Mais aujourd'hui je ne vois qu'un bidonville, je n'entends que la colère, je ne vois que la mer violée par les morts et le sang je voudrais fouiller cette lie, retourner cette violence peau à l'envers ... (Appanah, 2015, p. 111)

L'île fait donc figure d'éternel motif réversible (voir Ravi, 2020, p. 77), endroit/envers qui permet une remise en question des dichotomies entre légalité et illégalité, citoyen

et étranger, ou comme le dit Étienne Balibar, la division planétaire que l'on connaît aujourd'hui entre « la partie mobile de l'humanité » et « l'humanité errante » (2019). En donnant au quartier de Kaweni le surnom de Gaza, Nathacha Appanah déplace la dialectique utopie/contre-utopie vers la question contemporaine du déplacement et de l'exil (voir Ganapathy-Doré, 2019), bien articulée par un réseau de références aux divers pays de Cocagne passés et présents :

Oh, après tout, ce n'est peut-être qu'une vieille histoire, cent fois entendue, cent fois ressassée. L'histoire d'un pays qui brille de mille feux et que tout le monde veut rejoindre. Il y a des mots pour ça : Eldorado, mirage, paradis, chimère, utopie, Lampedusa. (...) C'est l'histoire de ces êtres humains qui se retrouvent sur ces bateaux et on leur a donné de ces noms à ces gens-là, depuis la nuit des temps : esclaves, engagés, pestiférés, bagnards, rapatriés, Juifs, boat people, réfugiés, sans-papiers, clandestins. (Appanah, 2015, p. 38-39)

Cette dialectique entre utopie de l'exilé et dystopie de l'endroit à atteindre met en relief la fondamentale contradiction de ces notions supposément imaginaires et qui, pourtant, trouvent de véritables modalités d'existence à l'intérieur des dispositifs fictionnels en faisant écho aux permanentes actualités migratoires (voir Baage, 2017). Là où, chez Nathacha Appanah, cette thématique du déplacement s'inscrit dans une référence à des temps immémoriaux (« esclaves », « pestiférés », « bagnard ») ou d'un passé plus récent (« boat people », « Lampedusa »), chez Alfred Alexandre, l'île comme tragique Eldorado s'écrit au présent et au futur, car elle risque de s'y réduire :

il n'y aurait plus que ça, hélas, un jour, des jambes, des hanches, des ventres, détachés de leur sol d'origine, corvéables à merci, rejetés d'un océan à l'autre, avec comme seul passeport à la frontière le regard assombri, le rire restreint et la peur en façade dégoulinant comme des sueurs froides sur des bouches amères et toujours muettes. (Alexandre, 2011, p. 42)

Certes, la littérature contemporaine insulaire emprunte à différentes traditions et ne saurait être simplement pensée en termes de contre-utopie ou de référence, même antithétique, à la littérature insulaire eurocentrée de l'âge classique. Produits d'hybridation et de créolisation, les romans mauriciens et antillais du début du XXI<sup>e</sup> siècle possèdent leur autonomie. Le roman d'Alexandre, qui complète sa trilogie foyalaise (constituée de *Bord de canal*, 2005 et *La Nuit caribéenne*, 2007) se situe ainsi dans une mouvance possiblement « post-créolisation » (Stampfli, 2019). En outre, ces récits ne sont pas que des romans de la noirceur sociale : *Les Villes assassines* est bel et bien un roman d'amour.

Mais c'est bien parce que ces romans déplacent la question de la dialectique utopie/dystopie vers la marginalité sociale, l'enjeu climatique et la question de l'exil qu'ils partagent certaines préoccupations émergentes que l'on peut trouver dans divers

textes plus facilement associés à la dystopie comme *Le Dernier homme* de Margaret Atwood. À bien des égards, les îles peuvent être considérées comme des visions exacerbées, car topographies condensées, des peurs, des angoisses et des problèmes modernes : changement climatique et surpopulation, dissolution des États, divisions et fragmentations des ethnies et des religions, inégalités croissantes et déplacements de populations.

#### 4. Conclusion : l'île comme lieu de projection du champ critique

C'est donc dans son versant symétrique à la notion d'utopie que celle de dystopie paraît à même de revêtir une certaine puissance heuristique quant à la littérature contemporaine des îles. Il est vrai qu'une idée similaire de déformation de la réalité sociale se trouve au cœur des critiques couramment formulées à l'encontre de ces récits, dont on reproche parfois la dimension peu mimétique. Ils peuvent être accusés d'offrir une image négative et exagérée : c'était notamment le cas pour l'auteure Jamaica Kincaid, suivant la parution de son livre sur Antigua, *A Small Place* (1988). La satire sociale très virulente de l'île (dont elle est originaire) avait été prise comme une forme d'attaque dégradante et injuste de la culture caribéenne, non seulement par les autorités d'Antigua (voir Bouson, 2006, p. 94) mais aussi par certains critiques littéraires américains (voir Gauch, 2002, p. 910).

C'est que, d'une manière générale, les îles sont des objets de projections : à la fois peurs et désirs sociaux, miroirs déformés du réel et images de la pensée elle-même. C'est ce dont témoigne un texte de Gilles Deleuze, « Causes et raisons des îles désertes » (1953), qui envisage l'île comme un espace mental, une représentation du double élan philosophique vers la radicale séparation et le désir de stabilité. Si les études postcoloniales et la montée de discours venant des personnes insulaires elles-mêmes ont radicalement dynamisé la productivité conceptuelle des îles, c'est en portant la marque du processus, du mouvement (« le monde s'archipélise et se créolise », selon Glissant, 1997, p. 194), ces différents concepts s'appliquant à la fois aux îles et à une forme de pensée émergente dans le champ critique et théorique en général. C'est donc aujourd'hui cette dialectique fondatrice du rapport entre utopie et dystopie, c'est-à-dire celle entre lieu du désir, réinvention du monde et angoisse de notre contemporain qui se projette, à son tour, sur l'espace insulaire, les îles étant sans doute toujours ces miroirs et ces condensés de nos manières d'imaginer le monde.

## RÉFÉRENCES

- Alexandre, A. (2011). *Les Villes assassines*. Paris : Éditions Écriture.
- Appanah, N. (2015). *Tropique de la violence*. Paris : Gallimard.
- Appanah, N. (2016) Entretien avec Gladys Marivat. *Le Monde*, 22 septembre 2016. [https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/09/22/nathacha-appanah-a-mal-a-mayotte\\_5001680\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2016/09/22/nathacha-appanah-a-mal-a-mayotte_5001680_3260.html)
- Baage, S. U. (2017). Regards exotopiques sur deux portes de l'Europe : la crise migratoire à Lampedusa et à Mayotte dans *Eldorado et Tropique de la violence*. *Carnets 2*. <http://journals.openedition.org/carnets/2369>
- Balibar, E. (2019). *Sur la situation des migrants dans le capitalisme absolu*. <https://france.attac.org/pdf/possibles/1777/6569>
- Bouson, J. B. (2006). *Jamaica Kincaid: Writing Memory, Writing Back to the Mother*. New York, NY : State University Press.
- Braga, C. (2006). Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie. *Metabasis*, 2. [https://metabasis.it/articoli/2/2\\_Braga.pdf](https://metabasis.it/articoli/2/2_Braga.pdf)
- Butler, J. (2006). *Precarious Life: The Powers of Mourning and Violence*. New York : Verso.
- Castoriadis, C. (1975). *L'Institution imaginaire et la société*. Paris : Éditions du Seuil.
- Citton, Y. et Rasmi, J. (2020). *Génération collapsonautes. Naviguer par temps d'effondrements*. Paris : Éditions du Seuil.
- Deleuze, G. (2002) [1953]. *L'île déserte et autres textes*. Paris : Éditions de Minuit.
- Diamond, J. (2005). *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed*. New York : Penguin Books.
- Engélibert, J.-P. (2019). *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*. Paris : La Découverte.
- Ganapathy-Doré, G. (2019). An Island Paradise Turned Hell in the Indian Ocean: Mayotte in Nathacha Appanah's *Tropique de la violence*. *Postcolonial Text*, 14(3/4). <https://www.postcolonial.org/index.php/pct/article/view/2461/2333>
- Glissant, E. (1997). *Le Traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- Gauch, S. (2002). A Small Place: Some Perspectives on the Ordinary. *Callaloo: A Journal of African-American and African Arts and Letters*, 25/3, 910-19.
- Jameson, F. (2005). *Archeologies of the Future. The Desire Called Utopia and Other Science-Fictions*. New York : Verso.
- Jean François, E. B. et Kee Mew, E. (2012). Les auteurs de l'ombre du champ littéraire mauricien : entre critères de légitimation et stratégies de reconnaissance. *Loxias*, 37. <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=7057>
- Jean François, E. B. (2017). *Poétiques de la violence et récits francophones contemporains*. Amsterdam : Brill.
- Marcandier, M. (2017). La possibilité d'une île : *Tropique de la violence* de Nathacha Appanah, *Ciclic, Livres et auteurs d'aujourd'hui*. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01719180/document>
- Mbembe, A. (2020). *Le Brutalisme*. Paris : La Découverte.
- Pacquot, T. (2018). *Utopie et utopistes*. Paris : La Découverte.

- Ravi, S. (2020). Eaux troubles : Migrations clandestines dans *The Illegal* de Lawrence Hill et *Tropique de la Violence* de Nathacha Appanah. *Canadian Review of Comparative Literature*, 47(1), 74-87.
- Ricoeur, P. (2016). *L'Idéologie et l'utopie*. Paris : Éditions du Seuil.
- Roinsard, N. (2014). Conditions de vie, pauvreté et protection sociale à Mayotte : une approche pluridisciplinaire des inégalités. *Revue française des affaires sociales*, 4, 28-49.
- Schoentjes, P. (2020). *Littérature et écologie. Le Mur des abeilles*. Paris : Corti.
- Stampfli, A. (2019). Les romans d'Alfred Alexandre, de Frankito et de Jean-Marc Rosier : une nouvelle mouvance littéraire antillaise post-créoliste ? *Archipelies*, 7. <https://www.archipelies.org/441>
- Trexler, A. (2015). *Anthropocene Fictions: The Novel in a Time of Climate Change*. Charlottesville : University of Virginia Press.

**RÉSUMÉ :** L'imaginaire occidental a souvent dépeint les îles comme des endroits paradisiaques, voire des utopies. Or, on constate que les récits contemporains des îles, c'est-à-dire écrits par des auteurs eux-mêmes habitants des îles, placent la violence, les inégalités sociales, les enjeux climatiques et les problématiques de l'exil au cœur de leurs dispositifs narratifs. Les quartiers d'« Eden Ouest » et de « Gaza » dans le roman du Martiniquais Alfred Alexandre (*Les Villes assassines*, 2011), et dans celui de la Mauricienne Nathacha Appanah (*Tropique de la violence*, 2015) inscrivent ces thématiques au cœur de représentation spatiale. De l'utopie, serions-nous passés à la dystopie ? Cet article examine la pertinence de ces catégories conceptuelles pour aborder certains tropes de la littérature insulaire francophone, en l'associant notamment à la notion en vogue d'« effondrement » et de contre-exotisme, s'attachant en particulier à la représentation du quartier insalubre et au thème de l'immigration clandestine.

**Mots-clés :** Alfred Alexandre, Nathacha Appanah, dystopie, effondrement, insularité, contre-utopie

**Violence and social collapse in francophone island narratives: from utopia to dystopia? (Alfred Alexandre, *Les Villes assassines*; Nathacha Appanah, *Tropique de la violence*)**

**ABSTRACT:** Western imagination has often portrayed islands as heavenly places, or even utopias. However, contemporary island narratives often put violence, social inequalities, as well as climate issues and topics of exile at the heart of their narrative. The districts of “Gaza” and “West Eden” in Alfred Alexandre’s novel *Les Villes assassines* (2011) and in Nathacha Appanah’s *Tropique de la violence* (2015) are indeed depicted as zones of extreme precarity. This article examines the relevance of the conceptual category of “dystopia” for addressing certain tropes of French-speaking island

literature. The link between dystopia and the popular notion of “collapse” shall lead us to examine new modes of representation of contemporary islands in these two novels, particularly when discussing the prevalent topics of and undocumented immigrants.

**Keywords:** Alfred Alexandre, Nathacha Appanah, dystopia, collapse, island narratives, counter-utopia